

Un texte Maria Zambrano, « Pourquoi on écrit », Hacia un saber sobre el alma © Alianza Editorial 2000, (traduction Jean-Marc Sourdillon, revue par Jean-Maurice Teurlay). Source Internet.

Ecrire, c'est défendre la solitude dans laquelle on se trouve ; c'est une action qui ne surgit que d'un isolement effectif, mais d'un isolement communicable, dans la mesure où, précisément, à cause de l'éloignement de toutes les choses concrètes le dévoilement de leurs relations est rendu possible.

Mais c'est une solitude qui nécessite d'être défendue, ce qui veut dire qu'elle nécessite une justification. L'écrivain défend sa solitude en montrant ce qu'il trouve en elle et uniquement en elle.

Mais pourquoi écrire si la parole existe ? C'est que l'immédiat, ce qui jaillit de notre spontanéité, fait partie de ces choses dont nous n'assumons pas intégralement la responsabilité parce que cela ne jaillit pas de la totalité de nous-même ; c'est une réaction toujours urgente, pressante. Nous parlons parce que quelque chose nous presse et que la pression vient du dehors, d'un piège où les circonstances prétendent nous pousser ; et la parole nous en libère. Par la parole nous nous rendons libres, libres à l'égard du moment, de la circonstance assiégeante et immédiate. Mais la parole ne nous recueille pas, pas plus qu'elle ne nous crée ; au contraire, un usage excessif de la parole produit toujours une désagrégation ; grâce à la parole nous remportons une victoire sur le moment mais bientôt nous sommes à notre tour vaincus par lui, par la succession de ceux qui vont soutenir notre attaque sans nous laisser la possibilité de répondre. C'est une victoire continuelle qui, à la fin, se transforme pour nous en déroute.

Et c'est de cette déroute, déroute intime, humaine - non pas d'un homme en particulier mais de l'être humain, que naît l'exigence d'écrire. On écrit pour regagner du terrain sur la déroute continuelle d'avoir longuement parlé.

La victoire ne peut se remporter que sur le lieu de la déroute, dans les mots eux-mêmes. Ces mêmes mots auront, dans l'écriture, une fonction différente; ils ne seront pas au service du moment oppresseur ; ils ne serviront pas à nous justifier devant l'attaque du momentané, mais, partant du centre de notre être, en reconnaissance, ils iront nous défendre devant la totalité des instants, devant la totalité des circonstances, devant la vie entière.

Il y a dans l'écriture le fait de retenir les mots, comme dans la parole il y a celui de les lâcher, de se détacher d'eux, qui peut être le fait de les laisser se détacher de nous. Au moment de l'écriture, les mots sont retenus, appropriés, assujettis au rythme, marqués au sceau de la domination humaine de celui qui ainsi les manie. Et cela, indépendamment du fait que celui qui écrit se préoccupe des mots, qu'il les choisit et les place consciemment dans un ordre rationnel connu. En dehors de ces préoccupations, il suffit d'être celui qui écrit, d'écrire à cause de cette intime nécessité de se délivrer des mots, de l'emporter totalement sur la déroute subie, pour que cette rétention des mots ait lieu. Cette volonté de rétention se rencontre dès le début, à la racine même de l'acte d'écrire et constamment elle l'accompagne. Les mots alors entrent, précis, dans le processus d'une réconciliation de l'homme qui les lâche en les retenant, de celui qui les prononce avec une générosité pleine de mesure.

Toute victoire humaine doit être une réconciliation, les retrouvailles d'une amitié perdue, une réaffirmation après un désastre où l'homme a été la victime ; victoire dans laquelle il ne pourrait y

avoir humiliation de l'adversaire, parce qu'elle ne serait alors pas une victoire ; c'est-à-dire une manifestation de la gloire pour l'homme.

Et c'est ainsi que l'écrivain cherche la gloire, la gloire d'une réconciliation avec les mots, anciens tyrans de sa faculté de communiquer. C'est la victoire d'un pouvoir de communiquer. Parce que l'écrivain exerce non seulement un droit requis par une tenaillante nécessité, mais également un pouvoir, une puissance de communication qui accroît son humanité, qui porte l'humanité de l'homme jusqu'aux frontières récemment découvertes, aux frontières de l'humain, de l'être de l'homme et de l'inhumain - celles où l'écrivain arrive lorsqu'il est victorieux dans sa glorieuse entreprise de réconciliation avec les mots si souvent trompeurs. Sauver les mots de leur vanité, de leur vacuité, en les durcissant, en les forgeant durablement, c'est ce but que poursuit, même sans le savoir, celui qui véritablement écrit.

Parce qu'il y a une manière d'écrire en parlant - lorsqu'on écrit " comme si on parlait " ; on doit se défier de ce " comme si " puisque la raison d'être de quelque chose doit être la raison d'être de cette chose et seulement de celle-là. Et faire une chose " comme si " elle était une autre lui enlève et lui sape tout son sens, et jette alors l'interdit sur sa nécessité.

Ecrire ce n'est ni plus ni moins que le contraire de parler ; on parle dans l'urgence d'une nécessité momentanée, et en parlant nous nous constituons prisonniers de ce que nous avons énoncé tandis que dans l'acte d'écrire résident libération et permanence - la libération ne se trouve que lorsque nous arrivons à quelque chose de permanent.

Sauver les mots de leur instantanéité, de leur être transitoire et les conduire par notre réconciliation vers le perdurable, c'est la tâche de celui qui écrit.

Mais les mots disent quelque chose. Qu'est ce que l'écrivain désire dire et pourquoi désire-t-il le dire ? Pourquoi et pour qui ?

Il désire dire le secret ; ce qui ne peut se dire à haute voix à cause de la trop grande charge de vérité qu'il renferme ; les grandes vérités n'ont pas l'habitude de se dire en parlant. La vérité de ce qui se passe dans le sein secret du temps, c'est le silence des vies, et il ne peut se dire. " Il y a des choses qui ne peuvent se dire ", cela est certain. Mais ce qui ne peut se dire, c'est ce qu'il faut écrire.

Découvrir le secret et le communiquer, ce sont les deux stimulants qui meuvent l'écrivain.

Le secret se révèle à l'écrivain pendant qu'il l'écrit et non pas s'il le dit. La parole ne profère de secrets que dans l'extase, en dehors du temps, dans la poésie. La poésie est le secret parlé, qui exige d'être écrit pour se fixer mais non pas pour se produire. C'est avec sa voix que le poète dit le poème, le poète a toujours une voix, il chante ou il pleure son secret. Le poète parle, retient dans le dire, mesurant et créant dans le dire avec sa voix les mots. Il se délivre d'eux sans les faire taire, sans les réduire au seul monde visible, sans les effacer du son. Mais l'écrivain les grave, les fixe sans voix désormais. Et c'est parce que sa solitude est différente de celle du poète. C'est dans sa solitude que le secret se découvre à l'écrivain, non pas tout d'un coup, mais dans un devenir progressif. Il découvre le secret dans les airs et il lui faut fixer ses traits pour achever, enfin, pour embrasser la totalité de sa figure... Et ce, bien qu'il possède un schéma préalable à la réalisation ultime. Le schéma lui-même dit qu'il fallait le fixer dans une figure ; le recueillir trait après trait.

Désir de dévoiler, désir irréprouvable de communiquer le dévoilé ; double “ aiguillon ” qui poursuit un homme faisant de lui un écrivain. Qu’est ce que cette double soif ? Quel être incomplet est-il celui qui produit en lui-même cette soif qui ne s’étanche qu’en écrivant ? Seulement en écrivant ? Non ; seulement dans l’acte d’écrire puisque ce que l’écrivain poursuit, est-ce l’écrit ou bien quelque chose qui s’obtient grâce à l’écrit ?

L’écrivain sort de sa solitude en communiquant le secret. Donc ce n’est plus le secret lui-même, connu de lui, qui le comble puisqu’il est nécessaire de le communiquer. Serait-ce alors cette communication ? Si c’est elle, l’acte d’écrire est seulement un moyen et l’écrit l’instrument que l’on se forge. Mais ce qui caractérise l’instrument, c’est qu’on le forge en vue de quelque chose, et ce quelque chose est ce qui lui confère sa noblesse et sa splendeur. L’épée est noble parce qu’elle a été faite pour le combat et sa noblesse grandit si elle a été forgée avec raffinement sans que cette beauté formelle ne retire rien à sa vocation première : d’avoir été formée pour le combat.

L’écrit est également un instrument pour cette soif inextinguible de communiquer, de “ publier ” le secret trouvé et ce qu’il a de beauté formelle ne peut lui ôter sa vocation première : produire un effet, faire que quelqu’un apprenne quelque chose.

Un livre, tant qu’on ne le lit pas, est seulement un être en puissance, tout autant en puissance qu’une bombe qui n’a pas explosé. Et chaque livre doit avoir quelque chose d’une bombe, d’un événement qui en se produisant menace et met en évidence, bien que ce soit seulement par son tremblement, la fausseté.

Comme quelqu’un qui lance une bombe, l’écrivain jette hors de soi, de son monde, et, par conséquent, de son atmosphère contrôlable, le secret découvert. Il ne sait pas l’effet qu’il va produire, ce qui va résulter de sa révélation et il ne peut pas non plus le dominer avec sa volonté. Mais c’est un acte de foi, comme le fait de poser une bombe ou de mettre le feu à une ville ; c’est un acte de foi comme de lancer quelque chose dont la trajectoire n’est pas pour nous maîtrisable.

Pur acte de foi donc que l’écriture, et même davantage, dans la mesure où le secret révélé ne cesse pas d’être secret pour celui qui le communique en l’écrivant. Le secret se montre à l’écrivain, mais ce n’est pas pour autant qu’il se rend explicable pour lui ; autrement dit, il ne cesse de demeurer un secret pour lui comme pour quiconque, et peut-être pour lui seulement puisque le sort de celui qui se heurte le premier à une vérité est de la trouver pour la montrer aux autres et que ce sont eux, ceux qui forment son public, qui en démêlent le sens.

Acte de foi, l’écriture, et comme dès qu’il s’agit de foi, de fidélité. L’écriture demande la fidélité plus que toute autre chose. Être fidèle à ce qui demande à sortir du silence. Une mauvaise transcription, une interférence des passions de l’écrivain détruiront la fidélité due. Et c’est ainsi qu’existe cet écrivain opaque qui interpose ses passions entre la vérité transcrite et ceux à qui il va la communiquer.

C’est que l’écrivain n’a pas à se poser lui-même comme sujet bien que ce soit de lui-même qu’il tire ce qu’il écrit. Extraire quelque chose de soi-même est tout le contraire de se poser soi-même comme sujet. Et si le geste d’extraire de soi avec assurance fait naître l’image juste parce qu’elle est transparente à la vérité de l’écrit, poser avec une inconscience vaine ses propres passions devant la vérité, la ternit et l’obscurcit.

Fidélité qui, pour être atteinte, exige une totale purification des passions qui doivent être réduites au silence afin de faire place à la vérité. La vérité nécessite un grand vide, un grand silence où elle puisse se loger, sans qu'aucune autre présence ne se mêle à la sienne, qui la défigurerait. Celui qui écrit, pendant qu'il le fait, doit faire taire ses passions et surtout sa vanité. La vanité est un gonflement de quelque chose qui n'est pas parvenu à être et se gonfle pour recouvrir son intériorité vide. L'écrivain vaniteux dira tout ce qu'il doit taire à cause de son défaut d'envergure, tout ce qui, faute d'exister vraiment, ne doit pas être manifeste et, pour le dire, il fera taire ce qui doit être manifesté, le fera taire ou le défigurera par son entremise vaniteuse.

La fidélité crée en celui qui la garde, la solidité, l'intégrité de son être même. La fidélité exclut la vanité qui consiste à s'appuyer sur ce qui n'est pas, en ce qu'elle est elle-même le vrai. Et la vérité est ce qui ordonne les passions, sans leur arracher leurs racines, les fait servir, les met à leur place, la seule où elles peuvent soutenir l'édifice de la personne morale qui se forme avec elles, par l'œuvre de la fidélité à l'égard de ce qui est véritable.

Ainsi l'être de l'homme qui écrit se forme dans cette fidélité avec laquelle il transcrit le secret qu'il publie, étant le fidèle miroir de sa figure, sans permettre à la vanité de projeter son ombre, qui la défigure.

Parce que si l'écrivain révèle le secret, ce n'est pas par l'œuvre de sa volonté, ni par son désir d'apparaître lui, tel qu'il est (c'est-à-dire qu'il n'arrive pas à être) devant le public. C'est qu'il existe des secrets qui exigent par eux-mêmes d'être révélés, publiés.

Ce qui se publie l'est pour quelque chose, pour que quelqu'un d'unique ou au contraire un nombre élevé de personnes, parce qu'ils l'ont su, vivent en le connaissant, pour qu'ils vivent d'une autre façon après l'avoir appris ; pour libérer quelqu'un de la prison du mensonge ou du brouillard de l'ennui qui est un mensonge vital. Mais on ne peut peut-être pas parvenir à ce résultat s'il est désiré pour lui-même, par philanthropie. Seul libère celui qui, indépendamment du fait qu'il le prétende ou non, a le pouvoir de le faire, mais en revanche si l'on n'a pas ce pouvoir, il ne sert à rien de le prétendre. Il y a un amour impuissant qui s'appelle philanthropie. " Sans la charité, la foi qui transporte les montagnes ne sert à rien " disait St Paul ; mais aussi : " La charité est l'amour de Dieu " .

Sans la foi, la charité se réduit à un impuissant désir de libérer nos semblables d'une prison dont nous ne pressentons même pas la sortie, à l'issue de laquelle nous ne croyons même pas.

Seul donne la liberté celui qui est libre. " La vérité vous rendra libres " . La vérité, obtenue par le biais de la fidélité purificatrice de l'homme qui écrit.

Il est des secrets qui demandent à être publiés et ce sont eux qui visitent l'écrivain, profitant de sa solitude, de son isolement effectif qui lui fait éprouver la soif. Un être assoiffé et solitaire, c'est ce dont a besoin le secret pour se poser sur lui, lui demandant, puisqu'il lui donne progressivement sa présence, qu'il le fixe par la parole en traits permanents.

Solitaire à l'égard de lui-même et des hommes mais aussi des choses puisque ce n'est que dans la solitude que s'éprouve la soif de vérité que comble la vie humaine. Soif également de rachat par une victoire sur les mots qui nous ont échappé en nous trahissant. Soif de vaincre par la parole les instants vides qui ont fui, cet échec incessant de nous laisser aller selon le temps.

Dans cette solitude assoiffée, la vérité - même occultée - apparaît, et c'est elle, elle-même qui demande à être manifestée. Qui l'a vue progressivement apparaître, ne la connaît pas s'il ne l'a pas écrite, et il l'écrit pour que les autres la connaissent. C'est qu'en réalité, si elle se montre à lui, ce n'est pas à lui en tant qu'individu déterminé mais en tant qu'individu du même genre que ceux qui doivent la connaître ; et elle se montre à lui, profitant de sa solitude et de son désir, du silence dans le vacarme de ses passions. Mais ce n'est pas à lui, à proprement parler, qu'elle se montre puisque si l'écrivain connaît selon qu'il écrit, et qu'il écrit pour communiquer aux autres le secret découvert, ce à quoi elle se montre en vérité c'est à cette communication, cette communauté spirituelle que forment l'écrivain et son public.

Et cette communication de l'occulte qui se fait à tous grâce à l'écrivain, c'est la gloire, la gloire qui est la manifestation de la vérité cachée jusqu'à présent, qui dilatera les instants en transfigurant les vies. C'est la gloire que l'écrivain espère même s'il ne le dit pas et qu'il atteint lorsque, écoutant plein de foi dans sa solitude assoiffée, il sait transcrire fidèlement le secret dévoilé. Gloire dont il est le sujet récipiendaire après ce martyr actif qui consiste à poursuivre, capturer et retenir les mots pour les ajuster à la vérité. Grâce à cette traque héroïque la gloire rejaillit sur la personne de l'écrivain, elle se reflète sur lui. Mais la gloire est, en réalité, celle de tous ; elle se manifeste dans la communauté spirituelle que forment l'écrivain et son public et elle la traverse.

La communauté de l'écrivain et de son public, contrairement à ce que de prime abord l'on croit, ne se forme pas après que le public a lu l'œuvre publiée, mais avant, dans l'acte même par lequel l'écrivain écrit son œuvre. C'est alors, en rendant le secret patent, que se crée cette communauté de l'écrivain et de son public. Le public existe avant que l'œuvre ait été ou non lue, il existe depuis le commencement de l'œuvre, il coexiste avec elle et avec l'écrivain en tant que tel. Et seules parviennent à avoir un public dans la réalité les œuvres qui l'avaient depuis le début. Et ainsi l'écrivain n'a pas à se poser la question de l'existence de ce public puisqu'il existe avec lui dès qu'il commence à écrire.

Et cela c'est sa gloire qui toujours arrive en répondant à celui qui ne l'a pas cherchée ni désirée, bien qu'il la propose et l'espère pour transmuier avec elle la multiplicité du temps, consommé, perdu, grâce à un seul instant - unique, compact et éternel.